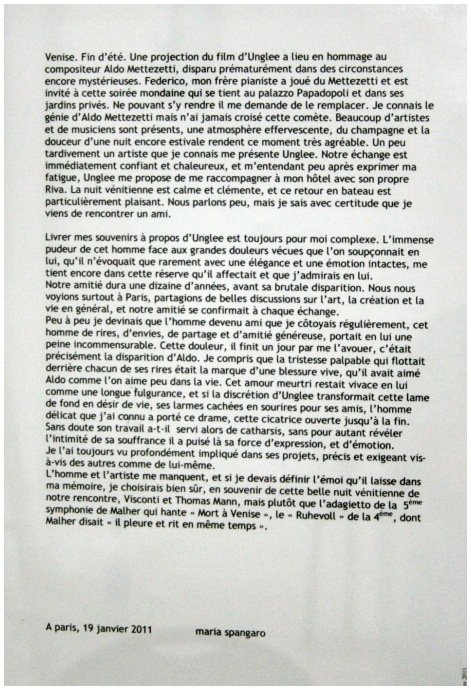
Lettre de Maria Spangaro à Bernard Rivayran en date du 19 janvier 2011 , 2010-2011



Venise. Fin d'été. Une projection du film d'Unglee a lieu en hommage au compositeur Aldo Mettezetti, disparu prématurément dans des circonstances encore mystérieuses. Federico, mon frère pianiste a joué du Mettezetti et est invité à cette soirée mondaine qui se tient au palazzo Papadopoli et dans ses jardins privés. Ne pouvant s'y rendre il me demande de le remplacer. Je connais le génie d'Aldo Mettezetti mais n'ai jamais croisé cette comète. Beaucoup d'artistes et de musiciens sont présents, une atmosphère effervescente, du champagne et la douceur d'une nuit encore estivale rendent ce moment très agréable. Un peu tardivement un artiste que je connais me présente Unglee. Notre échange est immédiatement confiant et chaleureux, et m'entendant peu après exprimer ma fatigue, Unglee me propose de me raccompagner à mon hôtel avec son propre Riva. La nuit vénitienne est calme et clémente, et ce retour en bateau est particulièrement plaisant. Nous parlons peu, mais je sais avec certitude que je viens de rencontrer un ami.

Livrer mes souvenirs à propos d'Unglee est toujours pour moi complexe. L'immense pudeur de cet homme face aux grandes douleurs vécues que l'on soupçonnait en lui, qu'il n'évoquait que rarement avec une élégance et une émotion intactes, me tient encore dans cette réserve qu'il affectait et que j'admirais en lui.
Notre amitié dura une dizaine d'années, avant sa brutale disparition. Nous nous voyions surtout à Paris, partagions de belles discussions sur l'art, la création et la vie en général, et notre amitié se confirmait à chaque échange.
Peu à peu je devinais que l'homme devenu ami que je côtoyais régulièrement, cet homme de rires, d'envies, de partage et d'amitié généreuse, portait en lui une peine incommensurable. Cette douleur, il finit un jour par me l'avouer, c'était précisément la disparition d'Aldo. Je compris que la tristesse palpable qui flottait derrière chacun de ses rires était la marque d'une blessure vive, qu'il avait aimé Aldo comme l'on aime peu dans la vie. Cet amour meurtri restait vivace en lui comme une longue fulgurance, et si la discrétion d'Unglee transformait cette lame de fond en désir de vie, ses larmes cachées en sourires pour ses amis, l'homme délicat que j'ai connu a porté ce drame, cette cicatrice ouverte jusqu'à la fin.
Sans doute son travail a-t-il servi alors de catharsis, sans pour autant révéler l'intimité de sa souffrance il a puisé là sa force d'expression, et d'émotion.
Je l'ai toujours vu profondément impliqué dans ses projets, précis et exigeant vis-à-vis des autres comme de lui-même.
L'homme et l'artiste me manquent, et si je devais définir l'émoi qu'il laisse dans ma mémoire, je choisirais bien sûr, en souvenir de cette belle nuit vénitienne de notre rencontre, Visconti et Thomas Mann, mais plutôt que l'adagietto de la 5ème symphonie de Malher qui hante « Mort à Venise », le « Ruhevoll » de la 4ème, dont Malher disait « il pleure et rit en même temps ».

A paris, 19 janvier 2011 maria spangaro

Unglee
Lettre de Maria Spangaro à Bernard Rivayran en date du 19 janvier 2011 , 2010-2011
barium print
40 x 30 cm
Unique artwork
courtesy Galerie Dix9 Hélène Lacharmoise